

L'ODEUR DU SABLE CHAUD

Dans sa classe, Emilie Dulac recompta. Et **cette fois-ci pas de doute, il manquait un enfant**. « - Il faut faire l'appel, lui avait dit un inspecteur d'académie au début de sa carrière. La sécurité des enfants passe avant tout ». Résignée, elle posa le livre Cyrano de Bergerac qu'elle s'appropriait à étudier avec ses élèves. Elle fit l'appel.

- Caroline ?
- Présente Madame.
- Henri ?

Le silence se fit, l'absent était identifié. C'était Henri, ce garçon souvent dans la lune, qui retardait la rencontre avec la précieuse Roxane, le beau Christian et l'audacieux Cyrano¹.

Mon histoire a commencé ce jour-là, il y a près de cinquante ans. Oui, c'est moi, Henri, cet adolescent d'une douzaine d'année, absent du cours de français. Laissons Madame Dulac en compagnie de Cyrano de Bergerac, nous la retrouverons bientôt et commençons par le début.

J'avais séché le cours de français, non pas pour une fille ou une séance de cinéma, mais pour une chanson. Jamais je n'avais entendu un truc pareil. La chanson débutait par une basse entêtante, puis, des synthétiseurs ensoleillaient la voie du chanteur. Il ne chantait pas d'ailleurs ; il parlait, d'une voix grave et abimée. Quant au texte, il était question d'une femme éplorée et d'un militaire : un légionnaire².

Aux abords du collège, il y avait une fabrique de confiture dont les effluves arrivaient jusque dans la cour. Chaque jour, c'était un parfum fruité différent : lundi-pomme, mardi-fraise, mercredi-prune, ...

¹ Roxane, Christian et Cyrano sont des personnages de la pièce de théâtre Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand.

² « Mon légionnaire » a été chanté par Edith Piaf en 1936. La version écoutée par Henri dans cette nouvelle est celle de Serge Gainsbourg datant de 1986. La chanson raconte le désarroi d'une femme amoureuse d'un légionnaire mystérieux, bardé de tatouages, qui, après une nuit d'amour, disparaît.

Les vers les plus connus de la chanson sont :

« Il était mince, il était beau,
il sentait bon le sable chaud,
mon légionnaire ».

L'auteur est Raymond Asso, le compositeur est Marguerite Monnot.

Je me rappelle encore l'odeur de la rhubarbe qui se mélangeait à cette chanson que je fredonnais déjà.
Une phrase en particulier m'intrigua :

« Il sentait bon le sable chaud. »

Que de couleurs, que de beautés dans ces quelques mots. Comme j'aurais aimé que l'on me dise : « - Tu sens bon le sable chaud Henri ». L'enfant que je ne suis plus se posa alors la question ridicule qui allait changer ma vie : quelle était l'odeur du sable chaud ? Oui, concrètement, ça sentait quoi le sable chaud ?

Je tentais alors un exercice pratique ; thème : mes vacances au Tréport. Les cris des mouettes, je les entendais bien au-dessus de moi. L'écume blanche des vagues, je la voyais bien s'échouer sur le sable. Le sel marin ou celui de la baraque à frite, je le sentais aussi dans l'air. Mais l'odeur du sable chaud : rien ; le vide olfactif.

Le lendemain, poussé par le parfum sucré des viennoiseries, j'entrais dans la boulangerie de la rue centrale. Un Paris-Brest ou une religieuse me mettraient-ils sur la trace du légionnaire ?

A la caisse il y avait Léa ; une camarade de classe. Elle aidait parfois ses parents à la boulangerie le matin avant le collège. C'était une jolie fille, brune, les cheveux courts. Elle était très forte en anglais avec un accent tonique que la Reine d'Angleterre elle-même n'aurait pas contredit. En classe, sa voix récitant « to speak – spoke - spoken » m'emportait dans des rêves interdits.

J'expliquais à sa mère, la boulangère, que grâce à son four à pain elle pouvait peut-être découvrir le secret de l'odeur du sable chaud. Amusée, elle m'entraîna dans la boulangerie. Ni une ni deux : un plat, du sable, un peu d'eau, une pincée de sel et la boulangère cuisinait pour moi.

Léa et son petit frère nous avait rejoints. Nous observions le four où cuisait ce qu'il fallait bien appeler un pain au sable. Bientôt, la boulangère ouvrit le four et posa le plat sur une table.

- Ça sent la fourmi grillée, dit le petit frère sérieusement.
- Et pourquoi pas la cigale grillée pendant que tu y es, répondit la mère en riant.
- Ou même le corbeau et le renard grillés, plaisanta Léa. « Maître corbeau sur un arbre perché tenait dans son bec un fromage grillé ... »

Que Jean de La Fontaine et son bestiaire me pardonnent, mais je me revis l'été dernier, une loupe à la main, sous le soleil, en train de brûler des fourmis. Une fumée noire s'échappait alors des insectes

mourants. Quand notre mère nous surprenait dans ces tortures animales, nous avions droit, mon frère et moi, à une engueulade en règle. Bien plus tard, j'appris que les enfants qui torturaient les animaux devenaient parfois serial killer. Rassurez-vous : ni moi ni mon petit frère n'avons embrassé cette profession.

Je m'approchais de l'auguste plat. Je sentais, plusieurs fois. Mais hélas, l'odeur du sable chaud se refusait à moi. Adieu fourmi, adieu cigale, adieu Jean de La Fontaine ; l'odeur noire de la cendre avait le goût de la déception.

Quand pendant la récréation, Madame Dulac se dirigea vers moi un livre à la main, je soupçonnais immédiatement Léa d'avoir parlé de mes expériences poético-boulangères.

- Tiens Henri, expliqua ma professeure, lis les quatre premières lignes de ce texte. Le secret de l'odeur du sable chaud est caché à l'intérieur. On en parlera ensemble en fin de semaine. OK ?
- OK Madame, répondis-je, intrigué.

Longtemps après, Léa m'expliquerait que Madame Dulac avait aimé mon idée de cuire du sable dans le four d'un boulanger. « - La mission de la poésie est d'inspirer les hommes » avait-elle expliqué à Léa. Ainsi, notre professeur connaissait un homme ayant traversé la France entière pour retrouver son premier amour après avoir lu « Le jardin » de Prévert³. Et aussi, un médecin confortablement installé sur la Côte d'Azur ayant déménagé dans sa région natale à Lille après la lecture du poème « Mon enfance captive ».⁴

Lors du cours de mathématiques, discrètement, j'abandonnais la résolution des équations. J'ouvrais le livre, je lus lentement.

« Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours,
Faut-il qu'il m'en souvienne,
La joie venait toujours après la peine. »⁵

³ Jacques Prévert – La jardin.

⁴ Albert Samain – Mon enfance captive.

⁵ Guillaume Apollinaire – Le pont Mirabeau.

Dubitatif, je refermais le livre. Au tableau noir, les équations dansaient comme entraînées par mille nouvelles inconnues à résoudre. J'étais comme une poule devant un couteau, aurait dit mon père ; ou plutôt, comme une poule devant Guillaume Apollinaire.

Les jours suivants ma première expédition poétique commença. Les dictionnaires encyclopédiques m'apprirent tout du pont Mirabeau : hauteur, largeur, date d'inauguration, ... Je connus bientôt par cœur les affluents de la Seine ainsi que le nom des trente-sept ponts de Paris. A toute heure, la poésie rythmait mes journées. Gravissant les escaliers du collège, en fait, j'escaladais en pensées les sculptures du pont Mirabeau tel un Spiderman de la poésie. Pendant les cours de natation, j'imaginai des sirènes dans la Seine m'emportant dans les profondeurs du pays d'Apollinaire.

Mais de cette vie de bohème, rien ne vint. Le texte d'Apollinaire restait un mystère, tout comme l'odeur du sable chaud. Dans un délire adolescent, une hypothèse loufoque me traversa : Apollinaire parlait dans son poème d'un professeur de natation sauvant de la noyade un légionnaire. Tout se mélangeait dans ma tête ; j'étais pitoyable.

Je passais donc aux travaux pratiques de poésie. La nature pouvait sans nul doute m'aider. Alors je me rendis sur le terrain de football de la ville. En effet, un jour, mon oncle m'avait dit très sérieusement « - La vérité est sur un terrain de football ; surtout quand on met la balle au fond des filets ». Je m'assis dans le rond central du stade où je sondais le ciel et la campagne environnante. Ces immensités n'imprimèrent dans mon esprit qu'un vide sidéral. Décidément, le plat pays de Picardie snobait mon imagination avec indifférence. Tout le monde n'avait pas la chance, comme Marcel Pagnol, de recevoir des clins d'œil du Garlaban ou de se promener avec Lili des Bellons⁶, le dernier chevrier provençal.

⁶ Lili des Bellons est l'ami de Marcel dans le livre « La gloire de mon père » de Marcel Pagnol.

Pourtant, ce fut la gloire de mon père qui m'inspira. Il m'avait raconté il y a longtemps comment il avait appris à nager dans une rivière à la périphérie de la ville. Je troquais donc les livres de poésie contre un atlas de géographie où je localisais rapidement ladite rivière.

Je séchais le cours d'anglais de fin d'après-midi, la langue de Shakespeare ne pouvant m'aider à percer le secret du poème de Guillaume. Tiens ; c'était la première fois que j'appelais un poète par son prénom.

En quinze minutes j'étais sur les berges de la rivière. Sur la gauche il y avait un pont. Je m'y dirigeais, comme Guillaume Apollinaire avait dû le faire un siècle avant moi pour écrire son poème incompréhensible.

Debout au milieu du pont, je défiais la rivière comme un matador toise un taureau. C'était elle ou moi. J'ouvris le livre tel une banderille et je relus le poème à haute voix. D'un coup, les mots me tutoyèrent, les rimes m'éclairèrent comme la Bonne Mère de Marseille l'avait fait avec la plume de Marcel Pagnol. Ce poème fumeux il y a quelques secondes devenait subitement le comble de l'élégance poétique. Ma mue était faite : le frisson sacré de la poésie coulait désormais dans mes veines.

Apollinaire parlait tout simplement du temps qui passe, inexorable. Vivre au présent, redouter la vieillesse, c'était donc cela le blues qu'Apollinaire ruminait sur le pont Mirabeau. Quant à l'amour, dont je ne connaissais rien, j'en imaginais désormais les affres en repensant à mon trouble devant Léa recitant des verbes irréguliers.

En quittant la rivière, je rêvais que mon deuxième prénom fut Guillaume ; mon prénom de poète en quelque sorte. Hélas, mon état civil n'en portait qu'un seul. Guillaume était néanmoins le prénom de mon oncle, le footballeur philosophe. Je pris cela comme un signe du destin, comme un doux présage.

En fin de semaine, Léa arriva en retard au cours de français. En entrant dans la classe, elle portait un plateau recouvert d'un napperon blanc. Madame Dulac se leva et l'aida à le porter. Ces deux-là étaient encore de connivence, cela en était certain. Léa pris la parole. Elle s'adressa à toute la classe, hésitante, un peu comme si elle faisait un exposé.

- Il y a quelques jours, Henri est venu voir ma mère à la boulangerie. Il cherchait à comprendre la phrase d'une chanson : « Il sentait bon le sable chaud ».

Léa fit une pose tandis que les regards de la classe se tournèrent vers moi. Mes joues avaient la couleur des tomates du potager de mon père, mais seul comptait la bienveillance de Léa et d'Emilie. Tiens ; c'était la première fois que j'appelais ma professeure de français par son prénom. Quelques années plus tard ce tutoiement serait de rigueur entre nous. Léa reprit la parole.

- Qu'est-ce qu'on a ri quand maman a cuisiné du sable et l'a mis au four comme une baguette de pain. Car le sable cuit, ça sent le brûlé, évidemment. Mais le lendemain matin, mon petit frère a dit à ma mère « - Au fait maman, et si tu faisais un gâteau au goût de sable chaud ». Elle a relevé le défi et a passé des jours entiers à faire des essais. Et ce matin, je vous présente le gâteau de ma mère.

« Le gâteau de ma mère », « Le gâteau de ma mère », cette phrase résonnait en moi. Cela ressemblait diablement au « Château de ma mère »⁷. Pourquoi Marcel Pagnol s'invitait-il ainsi dans mes pensées depuis quelques jours ? Devais-je choisir comme prénom de poète « Marcel » plutôt que « Guillaume » ?

Léa avait retiré le napperon qui couvrait le plateau, elle s'approcha de moi. J'entendis alors la plus jolie recette de cuisine de ma vie.

- Regarde Henri, le gâteau est rond avec des triangles en amande sur le côté. C'est le soleil éclairant le front du légionnaire dans la chanson de Gainsbourg. Là, au milieu, il y a des petites croix en chocolat ; ce sont les tatouages du légionnaire. Dans le gâteau, on sent une pointe de citron ; selon mon père cela évoque les combats du légionnaire. Et puis tu verras, le sucre de la pâte fond délicieusement dans la bouche ; pour moi, c'est ça l'odeur du sable chaud.

J'étais stupéfait par la beauté de cet instant, un moment de grâce comme la vie n'en offre qu'un ou deux. La famille de la boulangère m'émerveillait à nouveau. Bien des années plus tard, Léa – qui deviendrait ma femme - m'expliquerait que sa mère était de Marseille et qu'elle en avait gardé la truculence des personnages de Pagnol ; truculence qui gagnait tous ceux qui la côtoyaient.

- Henri, goutes un gâteau, m'encouragea Léa.

Il avait un peu la texture d'un beignet. J'observais les amandes en rayons de soleil, Je décodaï vainement les tatouages en chocolat. Puis je croquais délicatement. Toute la classe me regardait ; comme un aéroport de courtisans révérencieux assistant au petit déjeuner de Louis XIV. Le gâteau tint toutes ces promesses : les amandes craquaient sous mes dents, le citron cisailait mon palais comme une baïonnette et le chocolat ensoleillait ma bouche.

⁷ « Le château de ma mère » - Marcel Pagnol. C'est le second volume de la série des souvenirs d'enfance de Marcel Pagnol.

Madame Dulac s'approcha de moi et me demanda « - Alors Henri, tu as compris ce qu'était l'odeur du sable chaud ? ». « - Oui, je crois. » lui répondis-je un peu gêné.

Ce soir à Oslo, cinquante ans après, au moment de recevoir le prix Nobel de littérature, c'est mon enfance que je viens de vous raconter. C'est ainsi qu'est né mon amour de la poésie.

Si une phrase - « Il sentait bon le sable chaud » - une phrase de seulement six mots, avait inspiré un gâteau à une pâtissière ; si elle m'avait fait découvrir une famille d'artisans merveilleux ; si elle m'avait guidé sur un pont pour découvrir la poésie ; alors « oui », j'avais percé le secret de l'odeur du sable chaud.

Et d'ailleurs mes chers amis, ne sentez-vous pas, ce soir à Oslo, un doux parfum embaumer ce théâtre ? Levez la tête, respirez, sentez... Cherchez l'odeur du sable chaud, l'avez-vous sentie ? Oui, mes amis, l'odeur du sable chaud c'est la poésie.

Discours de remise du Prix Nobel de Henri-Marcel Peyre – Oslo